



Un philosophe relance le pari du pape: vivre comme si Dieu existait

C'est l'Allemand Robert Spaemann, dans un livre sur la "rumeur immortelle", toujours vivante et toujours controversée, qu'est l'existence de Dieu. En arrière-plan, le conseil donné par Benoît XVI "y compris à nos amis incroyants"

par Sandro Magister



ROMA, le 31 octobre 2008 – Un livre vraiment important, déjà publié en Allemagne, sort ces jours-ci en Italie. Son auteur est un philosophe chrétien de première grandeur, Robert Spaemann (voir photo). Le titre italien est "La diceria immortale", le titre original allemand "Das unsterbliche Gerücht". Un titre que l'auteur explique de la manière suivante:

"Qu'il existe un être qui, dans notre langue, s'appelle 'Dieu', c'est une vieille rumeur que l'on n'arrive pas à réduire au silence. Cet être ne fait pas partie de ce qui existe dans le monde. Il devrait plutôt être la cause et l'origine de l'univers. Mais la rumeur indique que cette origine a laissé dans le monde des traces et des références. C'est la seule raison pour laquelle on peut faire des affirmations si diverses sur Dieu".

Le livre, édité en Italie par Cantagalli, est le premier d'une collection intitulée – pas par hasard – "Come se Dio fosse", comme si Dieu existait.

Vivre "comme si Dieu existait" – que l'on croie ou non en Lui – c'est la proposition paradoxale lancée par Benoît XVI à la culture et aux hommes d'aujourd'hui.

Cette proposition, Joseph Ratzinger l'a formulée pour la première fois, en théologien mais aussi en philosophe, dans son mémorable discours du 1er avril 2005 à Subiaco, dernière conférence publique avant d'être élu pape.

Voici comment il l'avait exposée:

"A l'époque des Lumières, on a tenté de comprendre et définir les normes morales essentielles en disant qu'elles seraient valables 'etsi Deus non daretur', même si Dieu n'existait pas. Face à l'opposition entre confessions et à la crise menaçante de l'image de Dieu, on a essayé de maintenir les valeurs essentielles de la morale hors des contradictions et de leur chercher une évidence qui les

rende indépendantes des nombreuses divisions et incertitudes des diverses philosophies et confessions. C'est comme cela que l'on a voulu assurer les bases de la cohabitation et, plus généralement, celles de l'humanité. A cette époque, cela paraissait possible, dans la mesure où la plupart des grandes convictions de fond créées par le christianisme résistaient et semblaient indéniables. Mais il n'en est plus ainsi. La recherche d'une telle certitude rassurante, qui puisse rester incontestée au-delà de toutes les différences, a échoué. Même l'effort vraiment grandiose de Kant n'a pas pu créer la nécessaire certitude partagée. Kant avait nié que Dieu puisse être connaissable dans le cadre de la raison pure, tout en présentant Dieu, la liberté et l'immortalité comme des postulats de la raison pratique, sans laquelle, pour être cohérent, aucun comportement moral ne lui paraissait possible. La situation actuelle du monde ne nous fait-elle pas penser de nouveau qu'il pourrait avoir raison? Je voudrais le dire autrement: la tentative, portée à l'extrême, de modeler les choses humaines en faisant tout à fait abstraction de Dieu nous conduit de plus en plus au bord du gouffre, vers la mise de côté totale de l'homme. Il faudrait alors renverser l'axiome des philosophes des Lumières et dire: même ceux qui ne parviennent pas à trouver le chemin de l'acceptation de Dieu devraient en tout cas chercher à vivre et à mener leur vie 'veluti si Deus daretur', comme si Dieu existait. C'est le conseil que Pascal donnait déjà à ses amis incroyants; c'est celui que nous voudrions donner, aujourd'hui aussi, à nos amis incroyants. Ainsi personne n'est limité dans sa liberté, mais toutes nos affaires trouvent un soutien et un critère dont elles ont un besoin urgent".

Lu dans ce contexte, le livre de Spaemann est encore plus passionnant.

On en trouvera ci-dessous un échantillon, sous forme de passages liés entre eux, pris dans les pages 24 à 42 de l'édition italienne:

"Avec la disparition de l'idée de Dieu disparaît aussi celle d'un monde vrai"

par Robert Spaemann

L'histoire des arguments en faveur de l'existence de Dieu est immense. Il y a toujours eu des hommes qui ont cherché à s'assurer du bien-fondé de leur foi. [...] Les preuves classiques de l'existence de Dieu cherchaient à montrer qu'il est vrai que Dieu existe. Elles présupposaient que la vérité existe et que le monde est doté de structures compréhensibles, accessibles à la pensée, qui trouvent leur fondement dans l'origine divine du monde. Elle nous sont directement accessibles et donc capables de nous mener à ce fondement.

Ce présupposé est contesté à partir de Hume et surtout par Nietzsche. [...] L'œuvre entière de Nietzsche peut être lue comme une paraphrase de la formule lapidaire de Hume: " We never really advance a step beyond ourselves ", en réalité, jamais nous n'avancions d'un pas au-delà de nous-mêmes [...] Nietzsche écrit que "nous aussi, philosophes des Lumières, libres penseurs du XIXe siècle, nous empruntons encore notre feu à la foi chrétienne – qui fut aussi la foi de Platon – qui admettait que Dieu est la vérité et que la vérité est divine". Mais justement cette pensée est pour Nietzsche une auto-illusion. Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que des réactions utiles ou nuisibles. "Nous ne devons pas nous imaginer que le monde nous montre un visage lisible", disent Michel Foucault et Richard Rorty. [...] Avec la disparition de l'idée de Dieu disparaît aussi celle d'un monde vrai. [...]

Le néo-pragmatiste Rorty remplace la connaissance par l'espérance d'un monde meilleur, où l'on ne peut même plus dire en quoi cette espérance devrait consister. [...] En conséquence de quoi Rorty n'accepte même plus le reproche de parler de façon obscure et contradictoire. En fait, dans le cadre d'une pensée qui se sent obligée non plus à la vérité mais au succès, on ne peut même plus dire clairement en quoi devrait consister ce succès. Des pensées obscures peuvent être plus efficaces que des pensées claires. La nouvelle situation est caractérisée par le fait que nous décidons "uno actu", par notre pure volonté, si nous devons penser un absolu, penser cet absolu comme Dieu, reconnaître quelque chose comme une vérité non relative à nous-mêmes; et enfin si nous devons

nous considérer comme autorisés à nous percevoir en tant qu'êtres capables de vérité, autrement dit en tant que personnes. [...]

Chez Nietzsche la "voie moderne", c'est-à-dire le nominalisme, parvient à la plénitude et à la pleine conscience de soi. [...] Donc dans cette situation, les arguments pour penser l'absolu comme Dieu ne peuvent être que des arguments "ad hominem". [...] Si nous ne le voulons pas, il n'y a aucun argument qui puisse nous convaincre de l'existence de Dieu. [...]

Lorsque la pensée de la vérité disparaît celle de la réalité disparaît aussi. Quand on dit et pense ce qui est, c'est structuré d'une manière inévitablement temporelle. On ne peut pas penser quelque chose comme réel sans le penser dans le présent, c'est-à-dire comme réel "maintenant". Quelque chose qui n'a jamais été que passé ou qui ne sera que futur, ça n'a jamais existé et ça n'existera jamais. Ce qui est maintenant a été futur avant et sera passé ensuite. Le "futurum exactum", le futur antérieur, est inséparable du présent. Dire d'un événement actuel que dans l'avenir il n'aura plus eu lieu, revient à dire que, en réalité, il n'a même pas lieu maintenant. En ce sens tout le réel est éternel. Il ne pourra pas y avoir un moment où il ne sera plus vrai que quelqu'un a ressenti une douleur ou une joie qu'il ressent maintenant. Et cette réalité passée fait absolument abstraction du fait que nous nous en souvenons.

Mais quel est le statut ontologique de cette transformation en passé si toutes les traces sont effacées, s'il ne doit plus y avoir d'univers? Le passé est toujours le passé d'un présent; qu'en sera-t-il du passé s'il n'y a plus aucun présent? L'inévitabilité du "futurum exactum" implique donc l'inévitabilité de penser un "lieu" où tout ce qui arrive est conservé pour toujours. Sans quoi il faudrait accepter l'idée absurde que, un jour, ce qui est maintenant n'aura plus été; et par conséquent le présent lui-même n'est pas réel: une pensée que seul le bouddhisme tend à soutenir. La conséquence du bouddhisme est la négation de la vie.

Nietzsche a réfléchi comme personne avant lui aux conséquences de l'athéisme, avec l'intention de parcourir non pas la route de la négation de la vie, mais celle de l'affirmation de la vie. [...] La conséquence la plus catastrophique lui semblait être que l'homme perde ce à quoi tend son auto-transcendance. En fait, Nietzsche considérait que le plus grand acquis du christianisme était qu'il enseignait l'amour de l'homme par amour de Dieu: "le sentiment le plus noble et le plus haut que les hommes aient atteint jusqu'à présent". Le surhomme et l'idée d'un éternel retour se substituaient à l'idée de Dieu. En fait, Nietzsche voyait avec clarté qui, sinon, déterminerait à l'avenir le visage de la terre: les "derniers hommes", qui croient avoir inventé le bonheur et se moquent de l'"amour", de la "création", de la "nostalgie" et de l'"étoile". Uniquement occupés à manigancer leur luxure, ils considèrent comme un fou tout dissident qui tient sérieusement à quelque chose, comme par exemple à la "vérité".

L'héroïque nihilisme de Nietzsche s'est montré impuissant, comme il le craignait lui-même, face aux "derniers hommes". [...] Le nihilisme banal du dernier homme est aujourd'hui propagé, entre autres, par Richard Rorty. L'homme qui a abandonné la vérité en même temps que l'idée de Dieu ne connaît plus maintenant que ses propres états subjectifs. Son rapport avec la réalité n'est pas représentatif, mais seulement causal. Il veut se concevoir lui-même comme une bête rusée. A une bête de ce genre on ne donne pas la connaissance de Dieu. [...]

Mais si nous voulons penser le réel comme réel, nous devons penser Dieu. "Je crains que nous ne puissions nous libérer de Dieu tant que nous croirons à la grammaire", écrit Nietzsche. Il aurait aussi pu ajouter: "... tant que nous continuerons à nous penser comme réels". Un argument "ad hominem".

Le livre:

Robert Spaemann, "La diceria immortale", Cantagalli, Sienne, 2008, pp. 200, 20,00 euros.

Le texte intégral de la conférence de Joseph Ratzinger à Subiaco le 1er avril 2005:

> L'Europa nella crisi delle culture

Traduction française par **Charles de Pechpeyrou**, Paris, France.

31.10.2008